

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 10

Rubrik: Lettre de Munich

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans ce même concert figurait un fragment de « Feuersnoth » le nouvel opéra de Richard Strauss. Ayant l'intention de vous donner l'analyse de l'œuvre entière je ne ferai que constater ici le succès du fragment en question. Strauss s'y montre audacieux, spirituel et « temperamentvoll » comme d'habitude.

EMILE LAUBER.



LETTRE DE LONDRES

LOICI la saison d'hiver à demi écoulée, et cette dernière quinzaine a vu comme une recrudescence d'auditions de tous genres sur celle qui la précédait.

Son bilan accuse le même résultat : beaucoup de musique et peu d'art.

Ysaye, Busoni, Becker, qui continuent leurs récitals, Mühlheld, le clarinettiste merveilleux qui joua avec l'excellent quatuor Kruse, l'orchestre Wood, souvent, ont apporté dans la médiocrité ambiante une note d'art réelle. Bauer, également, toujours le respectueux mais un peu impersonnel interprète des maîtres, y a aussi largement contribué. Son interprétation du *Prélude*, *Aria* et *Final* du grand César Franck, fut une des plus subjectives du récital qu'il a donné au St-James Hall. Seulement dans cette œuvre, dit le fort artiste *Musical Standard*, M. Bauer a été « plus » que le cérébral pur qu'il est peu à peu devenu, chez qui l'intelligence commande trop aux facultés de s'émouvoir.

Deux débuts qui ont fait quelque bruit ont été ceux d'un tout jeune soprano australien, miss Amy Castles et d'un violoniste, Kocian, compatriote de Kubelick, le lion de ces deux dernières saisons.

Avec une voix d'une pureté délicieuse, éclatante, timbrée, miss Castles, encore une enfant, n'a rien autre, ni style, ni art, rien que sa voix. Cela aura été au moins pour elle les fameux cent mille francs dans le gosier, car elle vient de signer un engagement qui dépasse de beaucoup cette somme pour une tournée de concerts dans son pays.

Kocian, possesseur d'une technique aussi achevée que celle de Kubelick, est un peu supérieur à celui-ci par un sentiment musical plus réel. Mais cela reste, en fin de compte, d'un vide somptueux : du Paganini sans le génie.

A côté de ces deux grandes apparitions sur la vaste scène londonienne, c'est la suite habituelle des concerts qui s'y déroule. Tout le mois de janvier verra une nouvelle série de « Promenade-Concerts » au Queens Hall ; durant l'hiver, l'utile institution de la *National Sunday League* continuera de donner chaque dimanche dans huit salles de quartiers populeux et à des prix bas (certaines places même sont gratuites), des concerts à orchestre, dont le *Messie*, de Hændel, avec 300 exécutants, fut un des marquants ; il en sera de même enfin à l'Albert Hall, au Queens Hall, et cela pour l'éducation intellectuelle du grand public, malgré que trop souvent encore, dans les programmes qui lui sont offerts, l'ivraie se mêle au bon grain.

Notre prochain article aura, espérons-le, de plus intéressantes choses à raconter : la venue annoncée du quatuor tchèque nous en promet à tout le moins une.

G. FERRARI.



LETTRE DE MUNICH

LE quatuor tchèque qui n'est pas inconnu des Genevois, donnait dans sa seconde séance les trois numéros de l'op. 49 de Beethoven : fa majeur, mi mineur, do majeur, trois sommets resplendissants qui marquent dans ce domaine l'apogée du Beethoven seconde manière.

Les Tchèques ont interprété supérieurement et de façon assez particulière ces quatuors difficiles entre tous.

Leur jeu n'est pas classique, surtout si l'on fait de « classique » le synonyme de sec et ennuyeux. Ils sont très tristes ou très joyeux ; vibrants, toujours. Ils ignorent l'apathie et la stagnation, leur âme est sur le qui-vive, alerte, éveillée, aussi prompte à rendre les impressions qu'à les recevoir.

On n'entend pas une œuvre apprise puis rendue avec le perpétuel souci des nuances, du phrasé et des détails, mais au contraire, une merveilleuse improvisation, jaillissant fraîche et spontanée ; c'est « enlevé » comme seuls les Tchèques le peuvent.

J'étais samedi à *Egmont*, un chef-d'œuvre de Goethe et curieux surtout d'entendre la musique que ce drame a inspirée à Beethoven. Ce fut une déception.

A part les pages très impressives qui accompagnent le sommeil d'Egmont prisonnier et celles peignant la mort de sa fiancée Clärschen, j'ai vainement cherché une corrélation entre la musique et la pièce, ne pouvant même deviner si, entre deux actes, Beethoven commentait la partie précédente ou annonçait la suite.

C'est trop de la musique pure ; elle se suffit à elle-même, elle évoque l'idée de Beauté, mais n'est pas autrement psychologique ; l'ouverture, ce pur chef-d'œuvre, ne nous indique pas, lui non plus, une parcelle des péripéties que l'âme des personnages va traverser.

C'est à un représentant du poème symphonique, à Richard Strauss peut-être, qu'il appartient de composer une musique faisant réellement un avec le drame de Goethe, et la gloire de Beethoven n'en subira aucune atteinte.

Il arrive toujours un temps où de nobles et belles œuvres méconnues ou ignorées s'imposent enfin au monde et prennent la place qu'elles méritent ; il suffit qu'un homme en vue et digne de ce faire, prenne l'initiative de la révélation des dites œuvres. Ce que Mendelssohn fut pour Bach, Richard Strauss l'était il y a quelques mois pour Bruckner, et cette tentative n'a pas été stérile si l'on en croit le nombre de villes allemandes annonçant des exécutions de ses symphonies.

J'ai entendu la IV^{me} (romantique) en mi b, sous la direction de Zumpe ; mes impressions étant en grande partie celles de M. Karl Storck (voir n° 7, *La musique à Berlin*,) ma tâche se trouve ainsi quelque peu réduite. Je ne puis cependant juger le style de Bruckner essentiellement autrichien ; du moins, dans ce que je connais de lui : son *Te Deum*, quelques pièces chorales, sa symphonie en mi b, je ne saurais dénoter le moindre caractère national.

Le fait que ses œuvres aient eu tant de peine à s'acclimater découle-t-il bien de leur style autrichien, joint à la propagande exagérée des Viennois ? Ne serait-ce point qu'elles parlaient une langue inconnue et qu'elles disaient des choses nouvelles, non pas pour d'autres nations mais pour d'autres âmes ?

L'Allemagne est le pays des Trinités : Le très pieux empereur Guillaume cultive celle du Père, du Fils et du St-Esprit, il recommande à ses paroissiennes les trois K : Kirche, Küche, Kinder. Les musiciens ont la Trinité Wagner, Liszt, Berlioz ; ils ont aussi celle dite des trois B, à savoir : Bach, Beethoven.... Brahms. S'il n'est pas témé-

raire et presque sacrilège de placer un symphoniste moderne aux côtés de Bach et de Beethoven ; Bruckner, l'élève gauche, maladroit, naïf mais génial, osera-t-il peut-être s'approcher, mais Brahms !

Dans la même soirée, M^{me} Langenhan-Hirzel joua le *concerto* en mi b de Beethoven, interprétation tout à fait supérieure, d'une parfaite musicalité servie par beaucoup de tempérament. Mais.... malgré un énorme déploiement d'énergie, la puissance fit défaut. Pourquoi aussi, ne pas jouer un autre concerto, celui en sol, par exemple, au lieu de s'attaquer au cinquième, une seconde Héroïque qui exige impérieusement de bons muscles.

Le concert terminé, je sortis, encastré dans la foule qui s'écoulait hors de la salle et qui me rappelait assez bien par sa consistance et sa lenteur du miel s'épandant hors d'une jatte renversée. Tout en marchant je songeais : « Si cette femme était un homme, quel pianiste nous aurions tout de même, peut-être lors d'une future réincarnation... ? » Je me rappelais Katie King, Slade Aksakow, le spiritisme, la théosophie, le docteur Pascal pour arriver à Genève.... J'étais devant ma porte, à Munich.

Le surlendemain une cantatrice dont le nom m'échappe (et ce n'est, ma foi, point à son dam), chantait dans un concert Weingartner : *Récit et Arie* de l'*Allegro il penseroso*, de Händel ; il est question de soir calme, de lune, de rossignol, surtout de rossignol, aussi la flûte trille, trémole, fuse-t-elle en proie au mal d'amour, et la cantatrice fuse, trémole à rendre la flûte jalouse. Joute très courtoise, coupée çà et là par une grave et religieuse cadence à la Händel ; le contraste était délicieux tout plein.

Dans sa symphonie en mi mineur, on retrouve comme dans mainte autre œuvre le Brahms ennuyeux et le Brahms charmant ; ennuyeux dans la première partie avec son thème inexpressif, fabriqué en seule vue d'un développement thématique, avec son orchestration mate et constipée ; ennuyeux dans son finale en forme de chaconne, où il veut être grand et pathétique, n'atteint toutefois qu'au pathos et se fait appliquer l'épithète d'impuissant.

Charmant, génial même, lorsqu'il veut être « lui, » simple, doucement ému et mélancolique comme dans l'andante si bien orchestré, ou dans le scherzo qu'il anime de sa bonhomie, de son enjouement, de sa gaité.

Thérèse Behr, un nom qu'il faut retenir ; non

seulement cette cantatrice possède une voix d'alto moelleuse, souple et subjuguante comme on en rencontre bien rarement, mais elle est artiste et non pas virtuose, sa voix est un moyen et non pas un but. De tous les lieder qu'elle chante se dégage l'âme de mélancolie, de regrets, de rêves lointains qu'y ont mis Schumann, Hugo Wolf, Brahms et quelques autres, l'âme germanique. Thérèse Behr chante et son chant devient une ineffable causerie ; ce n'est pas à la foule qu'elle s'adresse, elle veut le cœur d'un chacun pour l'émouvoir de sa mélancolie et de ses rêves à elle ; la vraie communion se fait alors : intime et profonde.

Le grand événement du mois consistait en la toute première audition de la IV^{me} symphonie de Gustave Mahler, un jeune, un révolutionnaire. Puisqu'il se pose comme suivant une voie absolument opposée à celle de Richard Strauss, qu'il n'écrit pas des poèmes symphoniques mais bien des symphonies, j'envisagerai son œuvre comme il convient.

Un défaut essentiel apparaît de prime abord : le manque de contrastes. D'un bout à l'autre de cette très longue œuvre, il parle *mezzo voce*. Froidement et très correctement, il lance sarcasme sur sarcasme, il se moque impitoyablement avec un vocabulaire choisi et de bon ton, il est satirique et gouailleur, il ne critique pas, il flagelle, le tout sans se départir d'un demi-sourire de pitié ou de dédain, on ne sait. Mais à qui cela s'adresse-t-il ? que vise-t-il ? qui larde-t-il de ses pointes ?

On l'ignore jusqu'au moment où le chant solo, se joignant à l'orchestre, nous raconte la façon de vivre dans le ciel :

Wir führen ein englisches Leben,
Sind dennoch ganz lustig daneben !
Wir tanzen und springen,
Wir hüpfen und singen,
Sankt Peter im Himmel sieht zu !

Johannes das Lämmlein auslasset,
Der Metzger Herodes d'rauf passet !
Wir führen ein geduldig's,
Unschuldig's, geduldig's,
Ein liebliches Lämmlein zu Tod !

Gut' Kräuter von allerhand Arten,
Die wachsen im himmlischen Garten.
Gut' Spargel, Fisolen.
Und was wir nur wollen,
Ganze Schüsseln voll sind uns bereit !

Gut' Äpfel, gut' Birn' und gut' Trauben !
Die Gärtner, die alles erlauben !
Willst Rehbock, willst Hasen,
Auf offener Strassen
Sie laufen herbei !

La longue énigme est enfin résolue, sa symphonie est une satire du paradis tel que se l'imaginent de nombreuses gens : un lieu de réjouissances, de bon manger et de bon boire.

Que ne l'a-t-il mise au commencement son explication, puisqu'il en sentait la nécessité, que ne l'a-t-il fait imprimer, distribuer ?

L'étiquette ne change pas l'onguent, sa symphonie est bien un poème, une satire symphonique monotone, très intéressante orchestralement, un bon sujet d'étude à ce seul point de vue.

Mais une belle œuvre, mais une œuvre solide, émouvante et bien sonnante, ça, non.

La satire n'est pas du ressort de la musique et Mahler ne sera jamais un Voltaire.

Dans sa *Philosophie de l'art*, Taine dit : « Toujours un art s'abaisse quand, laissant de côté les moyens d'intéresser qui lui sont propres, il emprunte ceux d'un autre art. »

Que les jeunes y réfléchissent.

THOMAS L. LEEMAN.

—CAN—

LA MUSIQUE A GENÈVE

Nous devons mentionner le franc succès obtenu par M. Albert Rehfous, notre distingué violoniste, dans la *séance de sonates* que cet excellent artiste donnait en décembre à l'Athénée de Genève. Le programme de cette séance comprenait la 2^{me} sonate de Schumann, la 13^{me} sonate de Mozart et la première audition d'une *Sonate op. 11*, de A. Heyerdahl, compositeur scandinave d'une certaine originalité. La partie de piano était tenue avec talent par M^{me} R.

* * *

A signaler une intéressante tentative qui a lieu en ce moment au temple de la Madeleine. Il s'agit de Conférences auditions sur l'*orgue*, données par M. Georges Humbert, professeur d'Histoire de la musique au Conservatoire, avec illustrations musicales par M. Otto Wend, organiste de la Madeleine. La première séance était consacrée à *l'histoire et la facture de l'orgue*, et les nombreux exemples présentés par M. Wend étaient empruntés aux œuvres les plus diverses des maîtres de l'orgue. La seconde conférence aura lieu lundi 20 janvier, et traitera des *formes principales de la littérature de l'orgue*. Au programme des œuvres de Fuscobaldi, Buxtehude, Pachelbel, Bach, Mendelssohn, Saint-Saens et Böellmann.